

du Bon Pasteur : " O mon peuple que t'ai-je donc fait, etc. "

L'esprit du mal, au contraire, se déchaîne avec plus de fureur que jamais, il ne met plus de bornes à son emportement. Jusqu'à ce jour il s'est contenté de vouloir renverser le souverain pontife de son trône, de le chasser sur une terre étrangère, aujourd'hui il en veut à ses jours, il ne médite rien moins que de tremper ses mains dans son sang. En effet quelques jours se sont à peine écoulés depuis la découverte d'un complot infernal qui ne tendait à rien moins qu'à assassiner le père de tous les fidèles, le cardinal Antonelli et le roi de Naples. Quels étaient les auteurs de ce complot ? Trois frères, trois misérables frères armés pour ce triste attentat, soldés et poussés par la même main sacrilège. Voici les détails de ce crime épouvantable tel que raconté dans une lettre écrite de Rome et confirmés depuis :

" La conjuration a été ourdie à Bologne, il y a environ six mois, dans une maison que nous ne pouvons désigner. Au mois de septembre dernier trois sicaires pénétraient dans Rome, muni chacun de quatre passeports. Ils se mirent en règle avec la police et prirent leur carte de séjour. Ils n'habitaient pas ensemble et ne se voyaient que pendant la nuit. Ils étaient toujours oisifs et faisaient cependant de grandes dépenses, qu'ils payaient invariablement avec des pièces de vingt francs. Chacun de ces individus était muni d'un couteau à trois lames, qui en s'ouvrant formaient une arme d'environ soixante et dix centimètres et d'un pistolet d'un seul coup chargé à mitraille. Les trois sicaires étaient frères et avaient entre eux une telle ressemblance qu'on pouvait aisément les confondre. L'erreur était d'autant plus facile à commettre qu'ils avaient le même habit, le même chapeau et sept costumes exactement identiques pour chacun d'eux.

" Un des trois conjurés ne se montrait jamais, et était entièrement inconnu de la police ; le deuxième affectait beaucoup de dévouement au Pape, le suivant dans toutes ses sorties et ses promenades, mais en se faisant accompagner de quelques adeptes....

C'est une lettre de Naples, écrite en termes un peu vagues, qui a mis le Cardinal Antonelli en garde. Son Eminence refusait d'abord de croire à cette conjuration. Cependant la police fut mise sur la trace des frères. Le premier des trois individus fut arrêté chez lui ; on saisit sur le pont Saint-Ange le second qui essaya de se jeter dans le Tibre. Le troisième des émissaires, dont l'habitation était ignorée, a été pris au moment où il venait voir son frère.

Les sicaires ont déclaré se nommer Bassi et être nés à Ferrare. On les a déposés dans la prison de Michelino, et le procès va s'instruire.

Il paraît que le Saint Père en apprenant ce terrible attentat se contenta de lever les yeux au ciel et de soupiner : " Que Dieu leur pardonne !!! "

Voici de nouveaux détails sur cet épouvantable attentat : L'un des trois frères, depuis son incarcération, a fait des révélations qui ont mis la police sur les traces de quatorze complices, tous ont été pris et

incarcérés. Au moment où ils sont tombés au pouvoir de l'autorité, c'est-à-dire l'avant veille de la fête de l'Immaculée Conception, ces misérables ont été trouvés pourvus de couteaux dont la pointe avait été trempée dans un bain d'acide cyanhydrique, et devait par conséquent, causer des blessures mortelles. Ces armes étaient cachées derrière le dos, entre le gilet et l'habit. Les papiers saisis par la police n'étaient pas moins compromettants. Si on doit en croire un des scélérats incarcérés, la bande ne se proposait rien moins que d'assassiner le Saint Père, dans l'église des Saints Apôtres. L'impression produite par cet odieux attentat grandit tous les jours. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette tragique affaire.

Et le prétendu royaume d'Italie, est-il sur des roses, depuis qu'il a fait choix de sa nouvelle capitale ? Ses finances sont-elles prospères depuis qu'il dépouille les temples sacrés, les retraites des religieuses et des moines ? Est-il assuré au moins de jouir longtemps de ses vols sacrilèges ? Les organes de la révolution et de l'impunité semblent le croire et voudraient le persuader à leurs adeptes. Mais les hommes sensés et réfléchis n'oublient pas que la révolution dévore tous ses enfants, que le bien d'amrui, surtout que les dépouilles des autels sont comme autant de charbons ardents qui consomment toutes les richesses de la maison. Aussi c'est en vain qu'on nous parle de la paix, de la tranquillité. Elles font le palais du roi, comme les châteaux des ministres, comme la chaumière des habitants des campagnes. Tous voient le parti de l'action s'armer de pied en cap, l'Autriche tenant ses armées sur pied et prête à fondre sur sa proie.

Non, les immenses dépouilles du palais de François II jointes aux revenus d'une partie des Etats pontificaux, des duchés, aux taxes si lourdes imposées à tous les sujets du nouveau royaume, ne peuvent l'empêcher de marcher d'un pas rapide et sûr vers la banqueroute. Depuis quatre ans qu'il est livré à lui-même, ce simulacre de royauté a dévoré en emprunts usuraire, en expédients de toute sorte, un capital de plusieurs centaines de millions. Enfin cette Italie, si florissante autrefois, enivrée par les premiers succès d'une politique audacieuse et immorale, appuyée sur ses prétendus droits et voulant en imposer à ceux qui lui fermaient le chemin de Rome, par le nombre de ses armées, en est arrivé où arrivent tous les dissipateurs, à cette alternative fatale, ou de changer de train de vie, ou de se ruiner complètement.

Pourtant, cette malheureuse, elle a reçu bien des conseils ! Souvent des voix amies ont voulu l'arrêter sur la pente fatale où elle se lançait à fond de train. Mais son orgueil l'a aveuglé, elle s'est crue plus sage que les peuples ses aînés et elle arrive tête baissée à l'abîme. Semblable à Pastroligne de la fable, le cabinet de Turin continue d'observer les astres sans voir le précipice qu'il a creusé à ses pieds.

Comme on serait porté à croire que nous exagérons le mal de l'état financier de l'Italie, donnons des chiffres à l'appui de nos avancées. Depuis 1860 le déficit annuel a été de 400 millions. En 1861, il fallut